

SÉBASTIEN LAPAQUE

La convergence
des alizés

roman

ACTES SUD

*C'est à Rio que j'ai appris à me méfier de la logique.
Vivre est un acte magique.*

BLAISE CENDRARS,
Trop c'est trop.

ELLE AIMAIT L'ARGENT,
MAIS PAS SEULEMENT

La porte de la chambre s'ouvrit, ils sortirent tous les deux dans le couloir. Il était embarrassé de la voir s'accrocher à la manche de sa veste. Au moment où il glissa la carte magnétique de l'hôtel dans sa poche, Octavio voulut se rassurer.

— N'en parlons plus. Je sais ce que je fais.

Il lui avait parlé en portugais, elle répondit en anglais.

— Fais attention à toi.

La scène se déroulait à Rio de Janeiro, dans un vieux quartier de la ville. Au sixième étage de l'hôtel Gloria, Octavio Cardero louait une chambre à l'année. Dans le placard, il laissait un ordinateur portable, un cellulaire, divers papiers et du linge propre. La moquette était épaisse. La peinture avait un ton doux. La climatisation était réglée avec soin. Ici, on était bien. Pas un trouble, aucun bruit. Uniquement le signal de l'ascenseur. Cling! Les garçons d'étage glissaient doucement. Tout à l'heure, l'un d'eux avait monté une bouteille de vin et du saumon fumé.

Elle était nue en travers du grand lit défait, rayonnante et provocatrice. C'était ainsi lorsqu'elle était dans l'embarras. Elle jouait les heureuses, s'improvisait une contenance. Quand le garçon à la veste blanche avait posé le plateau sur la table basse, il lui avait souri discrètement. L'espoir d'une prochaine fois, sans doute.

Elle avait oublié cet instant volé, comme elle oubliait tout. Cette jeune femme n'était occupée que d'elle-même. À ses yeux rouges, on savait qu'elle avait pleuré. Des larmes de rage avaient mouillé son joli visage. Octavio l'observait, ravi de cet effet. Ils s'étaient rencontrés au mois de juin, cela faisait sept mois qu'il la connaissait. Bon Dieu, ce qu'elle était adorable. La souplesse

de son corps, la sauvagerie de son regard et l'audace de ses gestes avaient quelque chose de lumineux, partant d'irrésistible. Cette femme rendait les hommes orgueilleux. Belle et longue, elle avait la peau claire, les cheveux noirs, les yeux verts, de jolies mains fines. Quel âge avait-elle ? Elle n'avait jamais voulu lui dire. L'autre jour, il avait dû chercher son passeport dans ses affaires pour le savoir enfin : vingt-deux ans.

Elle avait encore une question à lui poser.

— Luiz est au courant de ce que tu m'as dit ?

Il baissa les yeux.

— Il ne comprendrait pas. Il a trop de problèmes. Et des créanciers à ses trousses. Ce matin, ils rôdaient autour de chez lui. Je le laisse à ses affaires.

— Quels créanciers ?

— Des gens de São Paulo.

— Il ne te pardonnera jamais de lui dissimuler certaines choses.

— Tu ne peux pas comprendre.

— Si. Et je te dis de faire attention à Luiz.

— Attention à Luiz ?

— Ton frère est plus mauvais que tu ne le crois.

Cette jeune femme était redoutable. De quoi se mêlait-elle ? Octavio ne se posait même pas la question. Il lui passait tout. Pendant qu'elle lui parlait, il observait la gravure accrochée au mur en face de lui. Une aquarelle représentant une mangue, avec un commentaire en français. Il ne comprenait pas cette langue.

Elle vit qu'il était ailleurs, le tira contre elle.

— Je ne te mens pas lorsque je dis que j'ai peur pour toi.

Il répondit.

— Je vois Luiz demain. Tout va bien se passer.

Ensuite, ils parlèrent tous les deux en anglais.

Elle :

— Il saura tôt ou tard ce que tu lui caches.

Lui :

— Mon frère n'attend qu'une chose. Que je lui ramène de l'argent.

Il souffla. La jeune femme en savait trop. Ses petits doigts étaient toujours agrippés à son bras. Ses lèvres roses, son regard vert le troublaient. Elle était habillée de manière habituelle, il ne

l'avait jamais vue autrement : un pantalon large, une chemise ample et des espadrilles. À son poignet, elle avait accroché un ruban rouge avec le nom d'un saint en broderie. São Sebastião ou Santo Antônio. Peut-être Madre Paulina, une Brésilienne qui s'était occupée des enfants et des esclaves abandonnés, très à la mode depuis sa canonisation en 2002. Elle jurait qu'elle y croyait. Tout à l'heure, lorsqu'elle était nue, ce ruban rouge était son seul ornement. Cette coquetterie ne le surprenait pas. C'était un jeu, un dernier reste de l'enfance. Fraîche et gourmande, elle savait en rajouter. Il aimait ses manières de chat dans l'amour, cette façon qu'elle avait de mordre. Il n'en pouvait plus. Octavio s'en tenait pourtant aux leçons jadis reçues auprès des pères du collège São Bento à São Paulo. "Toujours dans le vase de la femme", disait le père Joaquim en confession.

Cette fille lui plaisait, elle le distrait d'une vie compliquée. Ils avaient presque trois décennies d'écart. Octavio en était flatté. Elle aimait l'argent, mais pas seulement. C'était un être rare, excité par l'exploration des sentiments. Tout à l'heure, Octavio lui avait arraché sa culotte. Elle aurait pu trouver ça d'une grande banalité, mais elle avait adoré. Intelligente et cultivée, elle avait des ravissements compliqués. Octavio ne savait même plus combien de diplômes elle avait. Elle avouait si peu de choses. Elle aimait l'ombre. Souvent, il se demandait à quoi elle jouait. Elle le retint encore, ses deux mains posées à plat sur sa poitrine. Son cœur battait plus vite. Elle l'embrassa dans le cou, hésita.

— Une dernière fois, fais attention à toi.

Serrée contre lui, elle avait parlé en portugais.

*

À 2 heures, Sidney Pouce-Coupé avait rendez-vous au Bum Bum Café. Avant d'arriver, il avait bu des bières, dans des bars du centre, avec entêtement. Il était un peu saoul. Ce n'était pas prudent. Il s'apprêtait à négocier. Trois petits pains au fromage achetés à un marchand ambulant, avenue Rio Branco, n'avaient pas réussi à le rassasier, mais il se sentait mieux. Il allait pouvoir discuter sans trembler.

Son interlocuteur l'intimidait. Il avait déjà vu le colonel quatre fois. Ce n'était pas facile de faire face à cet homme. Il ignorait tout de lui, mais le devinait important. Son nom lui était inconnu, il l'appelait colonel, comme les puissants fermiers du Nordeste dotés de pouvoirs de police à l'époque de l'esclavage.

Pour discuter avec le colonel, il aurait fallu à Sidney de l'assurance, des manières soignées, des costumes de belle coupe. Sidney n'était qu'un pauvre gamin de la Zone Nord, où vivaient les classes dangereuses. Il avait grandi sur le morne de Juramento, une favela dans laquelle l'espérance de vie des enfants était particulièrement courte. Lorsqu'il ouvrait la bouche, l'absence de molaires trahissait sa pauvreté. Il était débrouillard, mais n'avait presque pas d'instruction. Ses fautes de portugais dévoilaient son origine. Cette affaire devait lui rapporter un beau paquet d'argent. Mais Sidney Pouce-Coupé ne rêvait pas d'avoir un chauffeur, un garde du corps et une épouse élégante serrée dans sa robe fourreau, comme celles qu'on voyait à la télévision. Il cherchait désespérément le moyen de quitter la ville.

La propriétaire du Bum Bum Café, une longue femme à la peau cuivrée et aux cheveux roux, avait accepté de lui servir à boire. Ses ongles peints en rouge sur les billets comme les griffes d'un chat jaloux. Elle n'aimait pas les histoires et connaissait Sidney maintenant. Ses trafics et ses rendez-vous avec des gens aisés de la Zone Sud lui avaient fait gagner beaucoup d'argent à elle aussi. Mais elle devinait qu'il était en train de passer à autre chose. Il parlait moins, jurait qu'il avait de plus en plus de mal à trouver de la cocaïne. "À cause de la guerre des gangs au morne de Juramento, expliquait-il. Ceux du Commando rouge ne nous font pas de cadeaux. Ils essayent de s'assurer l'exclusivité du trafic dans la Zone Nord."

Aujourd'hui, Sidney Pouce-Coupé était plein. Après les bières de l'avenue, il était passé au whisky, il en avait recommandé, en jetant des billets de 50 reais au serveur. C'était à Leblon, au bout de la Zone Sud. Il avait tort de faire le malin. Rio n'était pas organisé en cercles concentriques, comme les autres villes du monde. Malgré le contraste entre la Zone Nord et la Zone Sud, c'était un damier : une case noire, une case blanche, une case noire, une case blanche. À Leblon, Sidney était chez les heureux du monde.

Mais des gens de la Rocinha ou du Vidigal, les deux favelas voisines, pouvaient venir le trouver à tout moment. Il n'avait pas choisi son camp, mais avait le malheur de vivre parmi ceux qui étaient en train de se faire piétiner. Seul au comptoir, les coudes posés sur la barre de laiton, il riait, secoué par un grognement nerveux. Une femme cachée dans la pénombre s'approcha, lui posa la main sur l'épaule. Il la regarda avec insolence. Il ne comprit pas qu'il venait de croiser son destin. Que voulait-elle? Son sourire était triste, son visage las, elle était maigre, mal maquillée, ses cuisses flottaient dans son pantalon. Et son parfum était horrible. Elle s'installa sur le tabouret à côté du sien.

— Quelque chose ne va pas?

Il se retourna vers elle. Autrefois, elle avait dû être ravissante.

— Aujourd'hui? *Tudo bem.*

Il avait parlé très vite, inquiet à l'idée de se trahir. Protectrice, elle glissa doucement sa main sur sa cuisse et poussa l'avantage un peu plus loin. Un épais rouleau de billets accrochés avec un élastique gonflait la poche de Sidney. Son cœur battait. Il était ravi de songer qu'à cet instant, rien ne pouvait lui être refusé.

Le sourcil dressé, il se tourna vers elle.

— Combien?

Juste pour voir. Elle jeta inquiet un regard vers la patronne, répondit en hâte.

— Mille.

Elle avait donné un chiffre trop élevé. Elle avait les yeux cernés de bistre et les paupières défaites. Il lui manquait beaucoup de choses, mais elle s'obstinait à vouloir garder le dessus. Il était trop tard dans sa vie, pauvre putain fatiguée. Elle ne comprenait pas ce qui était en train de se passer, ignorait que Sidney était sur une grosse affaire. Elle regarda le jeune garçon, avec un je-ne-sais-quoi dans les yeux qui ressemblait à de l'amour. Maternelle? Elle était devenue folle.

Née d'un sang brésilien et argentin à la fois, cette femme s'appelait Maria Mercedes. Personne ne la croyait lorsqu'elle évoquait ses origines, mais elle ne mentait pas. Jamais. À personne. Elle disait toujours la vérité. C'était quelque chose de religieux rivé au plus profond d'elle-même, une prescription de la déesse Yemanjá, sa protectrice. Dans les années d'après-guerre, sa mère

était cuisinière à l'ambassade du Brésil à Buenos Aires. Elle avait eu une liaison avec le fils d'un éleveur de bétail de la région de Córdoba qui l'avait emmenée visiter l'intérieur.

Lorsqu'elle avait retrouvé la capitale fédérale, elle était enceinte. Maria Mercedes était née le 2 février 1948 au sanatorium Mater Dei de Buenos Aires, sans père déclaré. Maintenant, elle avait cinquante-cinq ans. Se souvenant qu'elle avait été éminemment désirable et souvent désirée, elle se croyait encore dans le jeu, mais c'était fini pour elle. Ce garçon noir lui semblait une proie facile, avec sa chemisette blanche trop large, son pantalon en toile noire, sa paire d'Adidas neuves.

— Je suis seulement venu pour boire.

— Boire? Mais quel âge as-tu?

— Quinze ans.

— Quelle horreur!

Dissimulée derrière un large aquarium d'eau tropicale où tournaient des poissons argentés, la propriétaire de l'établissement observait leur manège avec lassitude. Par moments, elle tirait un mouchoir blanc de sa poche et s'épongeait le front. C'était l'heure la plus chaude de l'après-midi, quasiment intenable. Elle avait fait ses comptes la semaine précédente. Elle allait faire installer une nouvelle climatisation et se séparer de Maria Mercedes. La vieille bique n'était plus bonne à rien.

*

Gabriela marchait dans la rue, seule parmi la foule. La petite femme au corps menu, à la peau brune et aux cheveux sombres et frisés se remémorait les histoires pleines de passions contrariées, de trahisons et de vengeance qu'elle aimait lire dans les magazines. C'était l'été à Rio, le thermomètre passait 40 °C dès le matin. Les robes qui lui plaisaient dans les vitrines étaient nombreuses. La monnaie nationale se portait bien, les commerçants étaient aimables. Ce soir, elle avait envie d'aller danser, mais elle n'avait rien à se mettre. C'était infernal de passer son temps à courir après l'argent. Pourquoi ne pas chercher un emploi dans le tourisme? Elle était douée pour les langues, connaissait l'anglais, l'espagnol, parlait un français presque parfait malgré son accent

créole. Un ami qui avait brièvement traversé sa vie avant de disparaître sans laisser d'adresse le lui avait appris. Il avait vécu dix ans en Guyane, à l'époque où il y avait de l'or plein la forêt. Ce garçon à la peau noire très foncée et au visage rond était doux et drôle, comme les aimait Gabriela. Il lui racontait ses aventures avec les orpailleurs à Saint-Georges-de-l'Oyapock, du côté de la frontière française. Juca avait gagné beaucoup d'argent et tout dépensé. "Ce n'est pas grave, répétait-il. Dieu m'a donné deux bras pour recommencer." Juca était gentil, il voulait épouser Gabriela. Il lui parlait des enfants qu'ils auraient. Des garçons – João, Luciano, Adilson, Antonio – et des filles – Lucia, Edilaine, Marcia, Flávia. Gabriela l'avait laissé délirer. L'important était qu'il lui racontât ses rêves en français. En trois mois, elle parlait une langue supplémentaire.

"Il n'y a que les Portugais que je ne comprends pas", expliquait-elle l'autre jour à Octavio Cardero, en songeant à son ami rencontré le jour de l'intronisation du nouveau président. C'était à Brasília. Elle découvrait la capitale brésilienne, elle avait été émerveillée. Après la cérémonie, ils avaient été reçus à l'ambassade du Portugal, puis étaient partis ensemble, dans une berline noire avec chauffeur. Au bar du Carlton, ils avaient bu des cocktails à base de cognac. Gabriela se souvenait des fauteuils en cuir noir dans le hall, du marbre blanc, des plantes aux larges palmes autour de la fontaine rafraîchissante. Doux Jésus, ce qu'ils avaient éclusé. Gabriela revoyait le moment où l'ami portugais d'Octavio avait commencé à partir. Sa tête tournait. Il s'était levé, légèrement titubant, la voix pâteuse il avait dit : "Je vais me coucher." Gabriela lui avait emboîté le pas. Son usage des hommes lui avait fait deviner que celui-ci ne la fatiguerait pas. À l'hôtel, elle l'avait déshabillé et avait soigneusement rangé ses affaires sur une chaise avant de le coucher. Ensuite, elle avait regardé un feuilleton historique sur tv Globo dans la petite pièce voisine avant de s'endormir à son tour, épuisée, les genoux repliés sous son menton.

Au réveil, c'était l'ami portugais qui était gêné. Ils étaient descendus prendre leur petit-déjeuner ensemble. Il y avait des mangues, des papayes, des ananas, du jus d'acérola. Gabriela avait été ravie de trouver des œufs au plat et du saumon fumé. À sa surprise, ce moment avait été charmant. L'ami portugais, prénommé

Fernando, l'avait fait rire avec ses anecdotes choisies sur la vie diplomatique à Brasília. À un moment, il s'était approché pour lui parler à voix basse, presque à l'oreille.

— Nous les tenons tous.

Puis il s'était essuyé la moustache avec sa serviette blanche.

À la fin, il s'était levé et avait tendu sa grosse main velue à Gabriela.

— On y va ?

Pour le coup, la jeune femme serait bien restée. Lorsqu'elle avait retrouvé Octavio plus tard dans la journée, il ne lui avait rien demandé. L'avait-il poussée vers son ami portugais pour qu'elle s'offrît à lui ? Elle ne pouvait pas le savoir. Si c'était le cas, il serait déçu. "Il a des silences inquiétants", songea Gabriela, en remontant vers Santa Teresa. C'était le quartier de Rio que la jeune femme préférait. En haut de la colline, on avait une vue magnifique sur la ville, la seule qui permettait de comprendre son dessin compliqué. Un tramway passa et l'obligea à se pousser sur le côté de la rue pavée. Fernando lui avait parlé du tramway de Lisbonne, de la ligne 28, Château-Saint-Georges – Cimetière-des-Plaisirs. "Quand vous viendrez, passez chez moi. Ma femme sera ravie de vous connaître." Sa femme. Gabriela l'avait imaginée grande, brune, entourée d'enfants habillés sobrement et inscrits dans des collèges privés. Il aurait été drôle de traverser l'Atlantique simplement pour la connaître. Mais avant de penser à l'Europe, Gabriela voulait visiter le Brésil.

Gabriela continua sa montée vers le parc des Ruines, par la rue Candido Mendes, puis s'arrêta à mi-chemin, toujours tourmentée par les mystères d'Octavio. Pourquoi lui avait-il donné de l'argent tout à l'heure ? Les billets étaient sous sa robe et lui brûlaient la peau. "C'est pour l'autre jour, lui avait-il dit. Tu as été prudente, rapide et discrète. Merci. J'ai confiance en toi. Tiens-toi prête à recommencer."

Gabriela n'attendait rien. Mais elle était heureuse d'avoir de l'argent : elle le dépensait tellement vite. Elle repensait aux robes qu'elle avait vues tout à l'heure. Ce n'était pas un achat raisonnable. Elle devait faire des économies. Et son coiffeur lui réclamait une somme importante depuis plusieurs mois. Elle n'osait

plus aller le voir. La dernière fois, c'était sa sœur qui lui avait coupé les cheveux.

— Quand est-ce que tu vas avoir une vie normale ? lui avait demandé Jarlene.

Lorsque le soleil fut à son firmament, Gabriela redescendit vers Lapa. Dans une rue qu'elle aimait bien, elle trouva un petit restaurant qui proposait des calamars aux tomates et des crevettes grillées à la poêle. Elle entra. Le patron blond lorgna ses jambes bronzées. Pour quel genre de femme la prenait-il ? Octavio la pria d'être attentive à ses amis, mais elle n'avait jamais eu de relations tarifées avec un homme. Elle détestait qu'on la prît pour une prostituée. Gabriela avança vers une table libre. On lui apporta la carte, des couverts, un verre, une carafe d'eau. Elle savait ce qu'elle voulait manger : des crevettes. "Et une bière, s'il vous plaît."

La bière amère était ce qu'il lui fallait. La chopine arriva tout de suite, servie par le patron. Gabriela se sentait légère. Son après-midi libre, elle pourrait aller regarder la mer. Elle marcherait pieds nus sur la plage de Botafogo, l'eau lui caresserait les orteils. Puis elle irait boire un verre au club des officiers de l'armée de terre, plage Rouge. Elle adorait cet endroit, le plus beau de Rio pour trouver un mari.

La température avait dépassé 40 °C depuis quelques jours. Gabriela aimait ces journées où le soleil rôtissait la ville. Mais elle n'arrivait pas à échapper à la fièvre. C'était bien d'avoir un peu d'argent. Hélas, il lui en aurait fallu beaucoup plus. Elle mentait à Jarlene, elle mentait à Octavio. Elle voulait quitter Rio. À la gare routière, elle rêvait de prendre un bus, n'importe lequel, et de rouler vers l'intérieur. Vassouras, Juiz de Fora, Ouro Preto, Belo Horizonte ou Pirapora. Oui, pourquoi pas Pirapora ? Ce nom lui plaisait et son oncle Ernesto Moura habitait là-bas. Il lui avait souvent raconté que la vie était douce sous les manguiers, dans les petites maisons en bois, au bord du fleuve São Francisco. Gabriela était née dans une famille d'ouvriers agricoles du Minas Gerais. Sa mère buvait de la *pinga* du soir au matin, ses frères passaient leurs temps en cavale. Seul son père était délicat avec elle. Le malheureux était mort depuis longtemps, non pas

tué par l'alcool comme beaucoup d'hommes là-bas, mais par le chagrin. Le pauvre homme. Gabriela soupira.

Cinq longues années qu'elle n'était pas retournée chez elle.

Lorsque le serveur lui apporta l'assiette de crevettes, elle sourit. Elle avait vingt-sept ans et ne savait pas que de telles pensées pourraient encore lui traverser l'esprit. Il y avait peu, la simple évocation de sa maison familiale lui était insupportable. Elle commanda un autre verre de bière. Tant pis pour sa ligne. Elle ne dînerait pas ce soir. En attendant, elle profita de ses crevettes. Elle adorait manger seule. Avec un homme, elle faisait attention à ses gestes. Octavio lui reprochait sa bouche ouverte, ses doigts léchés. "Un jour, je vais t'apprendre à te servir de tes couverts."

Il arrivait de plus en plus fréquemment à Octavio d'être méchant. Cette modification d'humeur effrayait Gabriela. Elle l'avait connu à la *Toca do Bandido*, le club de musique que son frère Luiz avait ouvert dans une belle maison coloniale de la rue du Lavradio, dans le centre, derrière les arcs de Lapa. C'était en 1999. À l'époque, la *Toca do Bandido* était un endroit à la mode. Octavio avait eu avec Gabriela des conversations agréables. Ils aimaient se retrouver. Plus tard, il l'avait invitée à sortir. Ensemble, ils étaient allés dans le monde. Il lui avait quelquefois recommandé d'être aimable avec tel ou tel. À Rio, il était d'usage de convier de jolies femmes aux soirées entre amis. C'était innocent et charmant. Gabriela jouait volontiers le jeu. Elle manquait toujours d'argent et Octavio lui en donnait un peu.

Gabriela avait faim. Personne ne la regardait, elle mangea ses crevettes avec les mains. En mastiquant bruyamment la chair sucrée, elle repensa à son projet de départ. La sauce piquante lui coulait au bord des lèvres, elle était irrésistible à cet instant. À part son coiffeur et sa sœur, elle ne devait rien à personne. Une fois loin, elle pourrait leur proposer de leur envoyer de l'argent. Rien ne la retenait. Ses genoux remuaient sous la table. À la table voisine, un jeune homme la regardait. Il avait vingt ans. Cette femme l'intimidait. Le cellulaire de Gabriela sonna.

— Allô ?

— C'est Jarlene.

— Tu es où ?

— Au magasin.

— Je peux te rejoindre?

— Je t'attends.

Elle reposa son téléphone, finit son assiette de crevettes à la hâte. Elle devait parler à sa sœur. Cet après-midi, elle n'irait pas se promener à la plage.

*

— La livraison de paquets ne vous intéresse plus, colonel?

— Si, mais on verra ça plus tard.

— Mais moi, je ne vais pas attendre. J'ai besoin d'argent.

— Tu seras bien obligé d'attendre. Et de l'argent, tu en auras, beaucoup. Des filles, aussi, tout ce que tu veux. Une très mignonne, des beaux quartiers. Tu rêves de ça? Tu as changé depuis la première fois. Tu t'es acheté une paire de Ray-Ban?

— Si je ne peux plus travailler avec vous, je vais aller proposer mes services aux gars du Commando rouge. Ils ont le pardon facile. Je connais un ancien guetteur de la Cacahouète qu'ils sont ravis de faire travailler pour eux.

— Le pardon facile? Je ne donne pas cher de toi, mon petit Sidney. Cette fois-ci, ce n'est pas le pouce qu'ils vont te couper. Ce sont les deux mains.

— Vous verrez, colonel.

— Ne fais pas le malin. Je crois que tu n'es pas en situation de discuter. Trouve-moi plutôt un gentil garçon, dis-lui de prendre le bateau pour l'île de Paquetá et de se rendre à une adresse que je vais te donner. Là-bas, quelqu'un l'attendra. Il lui donnera de l'argent et des instructions.

— Mais pour quoi faire?

— Il verra. Quelque chose de beaucoup moins dangereux que le trafic de drogue dans une favela. Il devra se contenter de faire l'idiot. Tu as quinze ans, tu n'es plus un enfant. Tu imagines de quoi il s'agit.

— Vous êtes horrible.

— C'est le monde qui est horrible. Et tous ces gens autour de nous qui ne veulent rien partager. Toi et moi, nous faisons ce qu'il faut pour avoir notre part. Tu ne m'as pas parlé l'autre jour d'un

ami que rien n'effrayait, un dur qui a déjà tué trois hommes de ses propres mains, dont son petit frère?

— Si.

— Tu reprends quelque chose?

— *Uma cerveja*

— *Moça. Duas cervejas, por favor.*

— Vous essayez de me saouler.

— Tu l'es déjà.

— Vous me connaissez mal.

— Au fait, comment s'appelait le petit frère de ton ami?

— Lequel?

— Celui qui a tué trois hommes de ses propres mains. Comment s'appelait son petit frère froidement exécuté après avoir parlé à la police?

— José Pezinho. Il boitait depuis toujours.

— Le garçon que tu vas m'envoyer s'appellera comme ça.

— Je ne comprends pas.

— Tu lui dis qu'il doit oublier son vrai nom.

— Je vois.

— Tu lui diras bien?

— Ton nom est José Petit-Pied.

— Voilà.

— D'accord. Mais ça sera plus cher que la livraison de paquets.

— Je te donnais 5 000 reais?

— C'est ça.

— Tu me trouves un garçon très joli et je te donnerai 8 000.